

travail artistique:  
Natacha Lesueur

1er texte:  
Anne Brécart



Pour accompagner ces chroniques, nous avons fait appel à la photographe et plasticienne française Natacha Lesueur. Son travail artistique se focalise sur la relation intime entre le corps et son intériorité. Ces visuels n'ont pas été créés en lien avec les textes proposés, mais suscitent le dialogue entre les mots et l'image autour de cette thématique.

«Portraits riants»  
Natacha Lesueur: «Cette image enregistre l'éclat de rire d'une femme d'âge mûr devant un horizon marin, entre chien et loup. Ses dents sont recouvertes d'un vernis coloré coordonné au rouge à lèvres. Ainsi fardées, dents et bouche sont une tache qui saute aux yeux: une irruption dans l'harmonie du visage. Les changements dus à l'âge affectent plus les femmes que les hommes. La photographie a beaucoup contribué à créer et à imposer des idéaux liés à l'apparence tels que la jeunesse ou la minceur, et je cherche à les déconstruire.»

Anne Brécart a grandi à Zurich dans une famille francophone, avant de s'installer en Suisse romande pour y étudier la germanistique. Traductrice littéraire, elle enseigne aussi la philosophie et l'allemand à Genève, et anime des ateliers d'écriture. Elle a publié sept romans aux Editions Zoé.

La ménopause est un sujet qui concerne 100% des femmes vivant au-delà de 50 ans. Pourtant, il est largement absent des consciences, des conversations et des récits. Le magazine T a invité une dizaine d'auteurs de tous âges et tous horizons à écrire librement sur ce thème. Fictions, essais, leurs textes seront publiés ici durant le premier semestre 2023

# Devenir louve

Un soir d'automne au bord de la Méditerranée, un port. La lumière du jour qui décline, les lampadaires qui s'allument en ponctuant la promenade de leur lumière jaune. Un homme regarde une jeune fille, elle a peut-être 13 ans mais en paraît 15. Sous ce regard la jeune fille, qui ressent son corps comme trop grand, trop maigre et qui ne sait pas que faire avec ces jambes, ce bassin et ces boutons qui lui poussent sur la poitrine, entre dans l'espace de la séduction. Cet espace qu'elle va explorer s'ouvre ce soir-là telle une ville immense devant elle. Il y aura dans sa vie des moments de découverte, un jour une place, un autre fois une rue. Alors qu'à d'autres moments de son existence, elle empruntera par habitude et par goût toujours les mêmes rues.

Depuis que nous avons appris que le genre est avant tout un rôle imposé par la société, nous posons la question de l'événement qui nous a fait prendre conscience que nous sommes femme ou homme, fille ou garçon. J'ai compris que j'étais une fille ou un garçon le jour où... s'ensuivent des histoires de regards, de situations, d'humiliations aussi. Ce sont ces regards sur nous qui nous font prendre conscience de qui nous sommes et de la valeur que prend notre sexe dans la société.

En revanche, je ne me suis jamais vue comme ménopausée dans le regard d'autrui. Ce changement-là, je l'ai vécu sans intermédiaire. Au contraire, plutôt telle une poussée physique intime, plus ou moins puissante selon les moments. Un peu comme les toutes premières semaines de la grossesse pendant lesquelles on ne sait pas encore qu'on est enceinte. Cette métamorphose du corps, de l'esprit, de l'humeur, je l'ai vécue avant tout entre moi et moi. Comme un rappel des limites que la nature m'impose?

L'anthropologue et féministe Françoise Héritier a montré que chez tous les peuples, dans toutes les cultures, l'enjeu de la domination masculine est le contrôle du corps féminin et de ce qu'il produit, à savoir la descendance. D'où les discours naturalisants qui servaient à maintenir la femme à une certaine place.

Dès que les femmes ont pu contrôler leur fécondité, elles ont également pu reprendre le pouvoir sur leur corps et sur les représentations qui accompagnaient leur statut. Aristote considérait la femme comme une matière inerte, l'imaginait comme un contenant qui accueillait le souffle de vie masculin. La pilule contraceptive détruit définitivement ces notions et permet de restructurer le champ symbolique en profondeur.

Pourtant avant la pilule contraceptive cette réappropriation de soi de la femme se cristallisait autour de la ménopause qui, en allemand, a aussi un autre nom: *Wechseljahre* - les années de changement. Dans certaines cultures, la femme peut mener la vie d'un homme dès le moment où elle est ménopausée. «Le statut des femmes change radicalement à la ménopause dans pratiquement toutes les sociétés», explique Françoise Héritier. Il existe pourtant des sociétés - chez les Iroquois, les Piéguans et les Bretons (!), par exemple - où les femmes ménopausées acquièrent un statut de matrone qui les autorise à jurer, cracher, boire de l'alcool, à organiser des fêtes et à uriner debout. Chez les Piéguans, la femme ménopausée est considérée comme une «femme à cœur d'homme».

Alors que dans la société occidentale, toujours selon Françoise Héritier, le moment de la ménopause est moins structuré. C'est au contraire un effacement progressif, une entrée dans l'ombre, vécu avant tout comme une perte à la fois du pouvoir de séduction et de fécondité. Ce qui est potentiellement vécu comme une perte en Occident s'apparente parfois à une accession à une forme d'égalité dans d'autres sociétés.

Je ne regrette pas particulièrement de ne pas pouvoir cracher, ni de ne pas être considérée comme une femme «au cœur d'homme». Mais je retiens la métamorphose. Le subit changement de paradigme. Dans les sociétés occidentales cette entrée dans l'ombre équivaut à se défaire d'un certain nombre de pressions sociétales; la séduction, la performance quel que soit le domaine n'est plus le sujet. C'est une nouvelle liberté qui s'esquisse. Le statut change. C'est une mue. Accueillir ce que nous propose ou nous impose la nature et qui pourrait être une libération.

Ce jour d'hiver très sombre. J'entreprends une balade aux alentours du Couspeau dans la Drôme des collines. Il a gelé et le sol du chemin de terre est dur sous mes pas. En passant le col de Vesc, j'entends des présences animales à quelques mètres du sentier mais sans les voir car un écran de ronces et de buis sépare le chemin de la forêt. Présences invisibles mais très audibles qui grognent curieusement. Je me dis qu'il s'agit d'une harde de sangliers que j'entends détalier avec une légèreté qui m'intrigue. Les sangliers ont une course plus lourde et plus lente. Aurais-je côtoyé pendant quelques minutes une meute de loups?

Au tabac du village atteint après une bonne heure de marche, je pose la question. «Bien sûr» est la réponse de la tenancière, une sente a été repérée qui descend depuis le versant sauvage du Doublèze, dans la vallée de Vesc, avant de remonter au col. D'ailleurs c'est un problème, ils ont attaqué un agneau ce printemps, mais bon ils sont protégés... Une éleveuse se mêle à notre conversation: elle a décidé de passer son permis de chasse car elle ne veut pas rester sans rien faire si un loup devait attaquer son troupeau.

Cet autre monde, cette autre vie. Leur poil gris, leurs yeux jaunes. Ils marchent sur des kilomètres dans les forêts ou sur les cols et hauts plateaux de ce pays.

Naturaliser la femme a longtemps été une manière de la soumettre. Souligner sa proximité avec la nature, sa sagesse instinctive ou, au contraire, son extrême faiblesse liée à cette connivence avec la nature a permis de l'écartier de la politique, de l'économie, de la vie publique dans son ensemble. Tour à tour exalté ou moqueur, le discours sur la femme-nature ou la nature de la femme, avec ses multiples attributs dont par exemple son instinct maternel infaillible, ont été des instruments de répression efficace.

Depuis l'invention de la pilule contraceptive et la gestion de leur fécondité par les femmes, ce lien entre femme et nature tend à diminuer, non seulement dans les faits mais aussi dans la mythologie qu'élabore la société. La femme n'est plus réductible à son ventre. Cette reprise en main très concrète de la fécondité par les femmes permet de changer les règles du jeu social en profondeur ainsi que les représentations qui les sous-tendent.

Mais que veut dire nature? N'est-ce pas aussi un mot pour dire ce qui nous échappe et, parfois, nous fascine? Pour dire ce qui est différent et ne se laisse pas réduire au strict discours social? Et qui parfois se manifeste sous forme de forces destructrices qui s'exercent sur nous et auxquelles nous rêvons toutes d'échapper. Le vieillissement, la maladie, la mort c'est aussi la nature. Pour la plupart, nous ne voulons pas être soumises à cette nature-là. Nous ne voulons pas, par exemple, avoir de

bouffées de chaleur, pas avoir mal à la tête, ni avoir des troubles du sommeil. Rien de plus normal. Nous prenons des hormones, du calcium, des vitamines, faisons du yoga. Certaines s'évertuent à travailler autant qu'avant, même rythme, même intensité. Ne jamais décevoir le système. Pourtant nous pourrions aussi accueillir cette métamorphose qui nous fait muer comme un serpent. Ou comme la nymphe Egérie transformée par Diane en source intarissable.

Ici, entre le mont Couspeau et Vesc, il rode en tout cas deux meutes de loups. Il existe d'innombrables histoires à leur propos qui remontent parfois au XVIe siècle. C'est dans ce même tabac que je découvre un fascicule édité par une association pour l'histoire locale. L'équipe a entrepris un travail de recherche sur les registres tenus par l'église tout en rassemblant les légendes attachées à ce pays. Par exemple, celle de ce tout jeune berger attaqué et tué par un loup alors qu'il gardait les moutons de ses parents à quelque cent mètres de la maison. Le rédacteur qui a transcrit l'histoire s'est donné la peine de préciser que seuls les loups malades de la rage attaquaient des humains de la sorte. Il n'y a en revanche aucune précision apportée à cet autre récit d'une femme vivant dans

la forêt parce qu'elle ne voulait pas renoncer à sa confession protestante. On disait d'elle qu'elle se transformait en louve les nuits de lune noire.

Les jours suivants, je suis obsédée par la présence des loups. Ce mois de janvier est rigoureux, les journées sont glaciales et sombres et peu propices aux longues marches. Je lis tout ce qui me tombe sous les yeux les concernant. A la fois puissants et légers, ils sont plus hauts sur pattes que les renards, aussi rapides que les biches ou les lièvres. Ils peuvent courir pendant des heures à 50 km/h avec des

pointes à 65 km/h, ils ont une vision perçante, une audition qui leur permet d'entendre ce qui se passe à un kilomètre à la ronde. Ils hurlent pour communiquer, vivent en meute, témoignent de leurs sentiments amicaux en se léchant et joue. Les louves n'ont pas de ménopause, les animaux en général n'en ont pas. Les loups sont intelligents et hautement sociables, ils développent des stratégies d'approche lorsqu'ils chassent, sont extrêmement solidaires entre eux et peuvent être frugaux, voire végétariens si cela est nécessaire.

Il fait froid sur le col au-dessus de Vesc, une légère couche de neige est tombée. Je marche seule dans cette luminosité opaline, il n'y a pas de mistral, il n'y a pas un son. J'aimerais être un loup ou une louve. Une pure force qui fait un avec l'espace gelé de cette journée d'hiver, une flèche dont le poil est aussi gris que le ciel. Lentement les nuages mangent la clarté du jour. Subitement, il se met à neiger de gros flocons clairs qui tourbillonnent à terre. Les collines se recouvrent de clarté, s'adoucissent sous cette première couche de neige comme si le ciel déversait une nouvelle lumière sur la terre.

La femme dont il est question dans le recueil d'histoires acheté au tabac du bourg a quitté son village depuis longtemps, elle vit dans une hutte qu'elle a construite de branchages et de terre. Pas loin de son campement se sont installés des charbonniers. Elle a quitté la société des hommes, comme le formule celui qui transcrit cette histoire, après avoir élevé seule ses deux fils. Son mari a été écrasé par un cheval. Elle est une sorte de paria, une femme pauvre qui ne veut pas renier sa confession alors que si elle embrassait la foi catholique elle serait soutenue par le curé. Il faut dire que le même curé a refusé d'enterrer son mari dans le cimetière précisément parce que ce dernier était protestant. Je l'imagine fière, courageuse et sévère. Elle ne veut pas renoncer à elle-même et pour cela préfère se retirer dans un monde qui l'accueille telle qu'elle est. Elle survit en travaillant en été à la journée sur les champs, ou en glanant les restes de récolte les nuits de pleine lune. Elle se débrouille. Elle connaît les racines sauvages dont elle fait des soupes nourrissantes. Elle connaît les plantes qui guérissent et probablement aussi celles qui tuent. Sa puissance est un affront aux idées reçues. Son pas vif intrigue, sa silhouette élancée et droite surprend. Son visage qui rayonne d'une joie contenue dérange. Comment peut-elle?

J'imagine qu'elle se transforme, découvre de nouvelles forces en elle. Celle de se métamorphoser en louve en est une parmi d'autres. Cette vie de recluse excite l'imagination des habitants du village et des bourgs avoisinants. Ils lui voient pousser des griffes et des poils gris lorsqu'ils aperçoivent sa silhouette au loin, entre les branches nues des arbres en hiver. Sans doute qu'elle ne dément pas, cela la protège de la curiosité de certains malveillants.

Elle est pour moi une image de la transformation que nous pouvons soit accueillir soit subir, ce corps qui échappe peu à peu aux attentes et aux clichés qui façonnent l'identité féminine. Au moment où s'opère cette mutation, où le corps glisse entre les mailles du filet des clichés s'ouvre un espace de liberté à habiter.

Apparemment l'association entre les loups et une certaine forme de puissance féminine est courante dans la tradition des contes. Contrairement à la sorcière malfaisante, son pouvoir réside avant tout dans sa liberté et sa force. Mais loin de moi l'idée de faire l'apologie d'un retour à la naturalité, de chanter les louanges de la femme sauvage. Ce que je cherche à dire est l'importance de l'imaginaire qui va se loger là où les repères sociétaux viennent à manquer, lors de ces moments de passage quels qu'ils soient. Dans ce vide nous pouvons toutes exercer notre liberté. Mais l'incitation à une nouvelle forme d'existence et à une nouvelle organisation de ses forces et de ses buts hors d'un cadre donné demande un élan qui passe par une capacité imaginative. C'est là où les contes, la poésie, les romans peuvent ouvrir une voie.

Aujourd'hui, il fait enfin beau et le soleil éclaire les arbres nus soulignés de givre. Je la vois, cette femme sans nom. Sa cabane est presque invisible lovée dans une dépression de terrain, cachée par les hauts troncs des hêtres. Les charbonniers sont partis vendre leur production, ils reviendront l'automne prochain. L'intérieur de la cabane est moins rustique que l'extérieur. Un cadre en bois, un sac bourré de foin recouvert d'un beau drap tissé à la main tient lieu de lit; une table rudimentaire et une chaise, un âtre ouvert dont la fumée s'échappe par un trou dans le toit, un chaudron, des assiettes et des gobelets qu'elle a pris avec elle lorsqu'elle a quitté son domicile dans le bourg.

Elle marche dans la forêt d'hiver, elle est maintenant accompagnée d'un loup ou d'une louve au pelage gris, aux beaux yeux dorés, elle marche dans la forêt jusqu'au cours d'eau qui serpente entre les arbres au fond d'un ravin; elle remplit sa cruche, elle se sent vivante, intensément vivante. Elle n'est plus animée par la révolte mais par la plénitude. Elle est absolument libre, et ce mot pour elle n'a pas de fond, pas de limite, il est entièrement contenu dans cette journée de première neige. Elle s'agenouille au bord du ruisseau, le loup s'assied à côté d'elle, la tête légèrement inclinée, attentif au moindre bruit de la forêt. ●

L'association entre les loups et une certaine forme de puissance féminine est courante dans la tradition des contes

Dès que les femmes ont pu contrôler leur fécondité, elles ont également pu reprendre le pouvoir sur leur corps